

AKHENATON

L'Égypte des pharaons a duré plus de 3 000 ans : son histoire s'achève avec la conquête romaine, sous le règne de Cléopâtre en 31 av. J.-C. Cette période nommée « Nouvel Empire » au cours de laquelle ont régné les ancêtres et successeurs d'Akhenaton aux noms prestigieux (Hatshepsout, Toutankhamon, Ramsès) a été très brillante. À l'exception des grandes pyramides bâties mille ans plus tôt, tout ce qui fascine dans l'Égypte ancienne date du Nouvel Empire, qui a pour capitale la riche Thèbes. Les pharaons se font construire leurs sépultures dans la Vallée des Rois et la Vallée des Reines. Le dieu Amon-Rê vénéré par tous, domine parmi de nombreux dieux. On érige des temples à Karnak, Louxor, Abou-Simbel.

Akhenaton n'a régné que dix-sept ans, mais a eu le temps de mettre sens dessus dessous l'Égypte, un pays qui pourtant s'y connaît en résistance des matériaux, et d'être maudit pour les siècles des siècles. Il faut dire qu'avant d'en arriver là, il a exagérément fait son pharaon. C'est le grand frère d'Akhenaton qui devait monter sur le trône, mais, patatras, celui-ci meurt et la tiare passe sur la tête du petit.

Jusque-là, les Égyptiens adoraient tranquillement leur panthéon de dieux à tête de ceci ou de cela, sous l'égide d'un trio en chef : Amon-Rê, le plus aimé peut-être, qui assurait la victoire et la richesse, Isis, épouse et mère idéale, et Osiris qui veillait sur les morts. Mais voilà qu'Akhenaton, qui s'appelait encore sagement Aménophis (comme son père), arrive au pouvoir et décide, puisque maintenant c'est lui le pharaon !, que tout cela c'est fini. Il a 21 ans. Il va instaurer le culte unique du dieu solaire, Aton, et va changer de nom. Il sera désormais Akhenaton, « celui qui est bénéfique à Aton ». Mieux encore, il n'en fera qu'à sa tête et il faudra l'idolâtrer, lui aussi, ainsi que Néfertiti, sa belle et royale épouse, et leurs filles. Forcément, il s'ensuivit un sacré bazar.

Avant ces caprices, le pays était riche et stable. Il tournait rond avec son équipe de dieux. On leur construisait des temples et des palais. Le clergé collectait l'impôt et les récoltes. Il en redistribuait un peu à une population asservie et habituée à des travaux de bêtes de somme. Les pharaons avaient leurs tombeaux géants pointus, et les momies, leurs bandelettes. Par ailleurs, les guerres et les



AKHENATON (vers 1353-1335 av. J.-C.), pharaon, époux de Néfertiti, a essayé d'imposer le culte unique du dieu Aton : une véritable révolution dans une Égypte croyant en une multitude de dieux.

Pharaon, fils des dieux sur

Terre, dirige le pays et doit faire respecter la loi de Maât, déesse de l'Harmonie. Il est le lien entre les Égyptiens et les dieux : Amon-Rê, garant des victoires et richesses ; Isis, maîtresse de la vie ; son époux, Osiris, gardien des morts et de l'au-delà ; leur fils Horus, gardien du ciel... C'est dans l'indifférence qu'Akhenaton fonde le culte du Soleil, Aton, dieu abstrait et dénué de traits humains. Il fait détruire au marteau les images d'Amon, mais n'exige pas de son peuple qu'il se convertisse. Les prêtres de Thèbes, dont le pouvoir gêne depuis longtemps les pharaons, sont un temps affaiblis, mais triomphent quand le nom d'Aton sombre dans le sable.

conquêtes rapportaient gros. Bref, tout cela roulait impeccablement, comme un bloc de pierre de mille tonnes sur des rondins de bois.

En décidant qu'à la place de tous les dieux supervisant leur petit monde, il n'y en aurait plus qu'un, Akhenaton prive le clergé de son argent et, pire, de son pouvoir d'intermédiaire entre l'autre monde et les hommes. Voilà le chômage qui pointe pour les prêtres... ça commence très mal. D'autant que, dans la foulée, pharaon fait détruire les anciens temples.

Il abandonne ensuite la capitale Thèbes, pour en fonder une nouvelle, à quatre cents kilomètres de là, loin de tout. Tout cela n'est pas donné, mais « le pharaon soulignait qu'il voulait construire sa ville à cet endroit et nulle part ailleurs, et que si quelqu'un essayait de le persuader de la construire ailleurs, il ne l'écouterait pas, même s'il s'agissait de la reine elle-même ».

Le peuple égyptien, que l'on ne soupçonnera jamais de paresse, se retrouve donc, lui, avec du travail en plus, déjà qu'il n'en manquait pas... Et il a sur le dos un chef coupé des réalités, qui va un peu trop vite pour lui dans la routine millénaire. Le peuple accomplira sa tâche (l'habitude sans doute), mais sans renoncer à ses chers dieux. Il faut bien s'accrocher à quelque chose pendant que le pharaon, qui est tout de même très spécial, prie, révolutionne l'art et commande des statues à son image (silhouette féminine et yeux en amande), même lorsque malade (de quoi ? on ne sait), il finit obèse. Et tout ça pour ? Pour « asseoir son pouvoir », expliquent les égyptologues. Ambitieux et mégalomane, le pharaon, mais pas bête...

Une diplomatie d'argile.

En 1887 une paysanne labourant sa terre sur le site de l'ancienne capitale d'Akhenaton met au jour de curieuses tablettes d'argile gravées. Devinant qu'il s'agit d'antiquités, la paysanne les vend au marché à bas prix, ignorant qu'elle tient là des lettres d'une valeur inestimable. D'autres tablettes issues du bureau des Archives d'Akhenaton ont, à leur tour, été tirées de terre. Y sont évoqués le commerce, les alliances militaires et projets de mariages propices aux bonnes relations. Ce sont les seuls témoignages permettant de reconstituer les relations de la cour d'Égypte avec les royaumes voisins, pendant les règnes d'Hatshepsout, Thoutmosis, Aménophis et Akhenaton.

Cela dit, ils n'en savent pas beaucoup plus, les historiens. Alors, on suppose. Certains ont même imaginé qu'avec son culte de la personnalité et sa manie du seul Aton, le pharaon avait lancé la mode du dieu unique, dans notre civilisation. Rien n'est moins sûr. Dès sa mort, vers 40 ans (raison ? inconnue), les Égyptiens s'empressent d'effacer les traces de son règne et de raser sa capitale. Le site reste maudit jusqu'au XIX^e siècle et les restes de ce que l'on pense être sa tombe ont été profanés.

Le successeur d'Akhenaton, son frère, abandonne le titre Toutankhaton pour un autre plus classique : Toutankhamon. Quant au culte d'Amon-Rê et ses nombreux collègues, il repart de plus belle.

Car ce n'est pas tout ça, les fantaisies et les caprices, mais il y a encore un paquet de choses à bâtir.



SPARTACUS

Trois guerres d'esclaves.

À l'époque de Spartacus, Rome, conquérante, multiplie les prisonniers et en fait des esclaves. Les plus chanceux sont domestiques en ville ou gladiateurs. Les plus nombreux travaillent à la campagne au service des sénateurs. Ceux-ci ont beau faire régner la terreur, les révoltes se multiplient. Dans la seconde moitié du II^e siècle av. J.-C., une vraie guerre oppose Romains et esclaves : leur chef est même nommé roi. Puis ce sont 40 000 rebelles, qui ravagent la Sicile. Il faudra pas moins de trois ans aux Romains pour envoyer les derniers récalcitrants nourrir les fauves. Spartacus déclenche la dernière et la plus meurtrière des « guerres serviles ». Il a tant terrorisé Rome que son nom est resté durant des siècles une insulte en latin !



On ne sait presque rien de ce fameux esclave qui, avant de ressembler à Kirk Douglas au cinéma, a fait trembler Rome comme une feuille de laurier. C'est un homme né libre, en Grèce. Fait prisonnier et enrôlé de force dans l'armée romaine, il déserte, est repris, puis vendu à un marchand, un certain Batiatus. Celui-ci va en faire un gladiateur et le produire dans des spectacles du côté de Capoue, au sud de Rome.

Les esclaves qui se révoltent, Rome connaît bien et les écrase généralement vite. Avec Spartacus, ça va être une autre paire de manches. À la fois « doux » et « autoritaire », « cruel, imaginaire et courageux », « il a une très grande influence sur ses compagnons », dicit les historiens grecs. Et sa femme, qui sait lire les songes, est une magicienne !

Un jour, Spartacus convainc 70 de ses compagnons de cirque de s'enfuir en s'emparant de broches et de coutelas de cuisine (mesure de prudence élémentaire, les gladiateurs s'entraînent avec de faux poignards). Coup de chance, à peine dehors, ils tombent sur des chariots chargés d'armes, des vraies... Ils seront une centaine, au bout d'une semaine, 10 000 au bout d'un mois, et, excusez du peu, plus de 150 000 à le rejoindre, un an plus tard.

Avec ses copains gaulois Crixus et Enomaeus, Spartacus met en coupe réglée toute la région, récupérant armes et vivres, qu'il partage entre les hommes équitablement (une mesure très populaire). Fonçant vers Rome, Spartacus et les siens rallient à eux les esclaves et les ouvriers agricoles pauvres, partout sur leur passage. Les propriétaires ont beau équiper des milices privées contre eux, les rebelles

SPARTACUS (vers 100-71 av. J.-C.) a dirigé, en 73 av. J.-C., la plus célèbre des révoltes d'esclaves contre Rome. Il a marché sur sa capitale, tenu son pouvoir et son armée en échec durant près de trois ans.





« Celui qui va mourir te salue » : les gladiateurs ont droit à une nourriture abondante et à la compagnie d'une femme pour entretenir leur forme. Le combat de gladiateurs, divertissement coûteux, est un « cadeau fait au peuple » par les sénateurs, ou par l'empereur, soucieux de leur image. Des hommes libres, qui luttent pour l'argent et assurent ainsi la qualité du spectacle, se mêlent aux esclaves. Les spectateurs – empereur compris – se répartissent en groupes de « supporters ». Lorsque les gladiateurs sortent vivants d'un duel, le public peut décider de la mort de l'un d'eux d'un simple geste du pouce tendu vers le sol... Mais, vu leur « prix », il est plus intéressant de garder les lutteurs vivants. Le fameux « Ave Cesar, morituri te salutant » n'aurait été prononcé qu'une fois.



restent insaisissables. Les propriétaires doivent appeler Rome et ses légions à la rescousse. Mais, les officiers ne sont pas très chauds pour se battre contre des hommes de vile condition. Ils auraient dû, les prétentieux... car pendant ce temps, Spartacus pille villes et villages.

Les esclaves, réfugiés sur les pentes du Vésuve, un volcan, sont assiégés, mais Spartacus réussit à s'enfuir en fabriquant des échelles avec des sarments de vigne pour ensuite massacrer les Romains endormis... De nouvelles troupes sont envoyées contre eux, mais toutes sont battues. Spartacus étonne par sa mobilité, il se permet même de surprendre un général sénateur dans son bain.

Justement : le Sénat commence à s'énerver. Il charge le préteur Varinius, un haut fonctionnaire, d'arrêter la progression de l'ancien gladiateur. Les esclaves sont mal armés, mal équipés et ont souvent faim et soif. Mais « la haine qu'ils éprouvent contre ceux qui avaient été leurs bourreaux les rend ingénieux : plusieurs d'entre eux ont fondu leurs chaînes, pour en forger des glaives et des flèches ». Et une nouvelle fois, ils s'échappent.

Il est temps pour Spartacus d'affronter Rome et les cohortes de Varinius en bataille rangée. Personne ne donnerait un sesterce de sa peau. Résultat : les Romains sont une fois de plus écrasés (et épouvantés par les cris de guerre du camp adverse). Spartacus s'offre en prime le luxe de récupérer le cheval et l'armure du chef ennemi, qu'il porte désormais partout. Le mythe est en marche... On est en 72 av. J.-C.

Au Capitole, ça chauffe. Deux consuls, Gellius et Lentulus, sont nommés, mais ne tardent pas à être aplatis à leur tour!

Spartacus organise même des combats de gladiateurs avec trois cents prisonniers. L'humiliation...

Rome aux abois arme alors puissamment le riche et vaniteux Crassus. Si, avec son armée de 50 000 hommes, il ne parvient pas à vaincre Spartacus de front, il le repousse loin de Rome. Les légions assiègent Spartacus, trahi par ses alliés, et attendent que son armée tombe de faim. Au bout du rouleau, Spartacus et les siens s'échappent encore une fois (sous la neige !). Ils n'ont pourtant pas encore dit leur dernier mot ! Crassus recule, mais fini de rigoler ! D'autres armées l'aident à bloquer les trublions. Décidé à mettre Spartacus à sa botte, Crassus va jusqu'à punir de mort ses soldats en les décimant. Eh oui, décimer, c'est ça : en exécuter un sur dix pour motiver les neuf autres !

En mars 71 av. J.-C., c'est l'affrontement final. Spartacus abat son cheval, déclarant qu'il en trouvera un meilleur, s'il l'emporte... ou qu'il n'en aura plus besoin, avant de mourir au combat. 60 000 esclaves sont tués. La répression est terrible. 6 000 insurgés ramenés à Rome sont crucifiés le long de la via Appia, une sorte d'autoroute entre la capitale et Capoue, pour faire un exemple.

Quant à Crassus, n'ayant vaincu que des esclaves, il n'obtiendra pas de lauriers du Sénat, mais une simple « ovation », le triomphe du pauvre.

Jamais Rome n'avait eu si peur, et ce pendant près de trois longues années. Et, désormais, tous savent qu'un autre Spartacus peut toujours surgir.

Kirk Douglas dans le rôle de Spartacus



ARTHUR RIMBAUD

À 19 ans, il arrête d'écrire.

Rimbaud est l'unique grand écrivain à avoir volontairement renoncé à la littérature, après ne s'y être consacré que quatre ans, n'avoir publié que trois poèmes et un court livre *Une saison en enfer*. Le poète devient ensuite aventurier, voyageur, commerçant en Afrique. Des spécialistes discutent encore des raisons de sa volte-face. Pensait-il faire une simple pause ? Voulait-il s'enrichir ? A-t-il craint que son ambition artistique ne le mène à la folie ? C'est grâce à son ex-amant, le poète Verlaine, que l'œuvre de Rimbaud a été connue. Le mystérieux renoncement du jeune artiste, sa liaison orageuse avec Verlaine (avec échanges de coup de feu !) et sa mort prématurée ont entretenu un mythe, à la hauteur de son talent.

D'un an jusqu'à dix-neuf ans file ma vie de poète.

Puis à trente-sept, l'aventure s'arrête.

Je suis Arthur Rimbaud, et il y a eu rarement si pur, si beau.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six ans...

voilà, j'en ai sept :

mon père a quitté maman.

Elle devient aigrie, sévère : une peste.

Enfant doué en tout, des mots je me joue.

C'est un vrai don. Je suis très bon.

Je suis surtout libre dans ma tête.

Mais ma mère m'accable de ses préceptes.

Huit, neuf, dix, onze... jusqu'à dix-sept :

j'apprends tout aisément.

J'écris des poèmes en latin, à des

camarades j'en revends :

« il leur évitait cette pénible corvée »...

a-t-on commenté

Quelle corvée ? C'est si aisé !

J'en écris même dans mes copies de maths

et ma virtuosité épate !

Je suis le meilleur tout le temps.

Je rafle les prix d'excellence, facilement.

J'ai 17 ans, âge insolent.

Je déteste déjà la société. Je veux quitter ma cité.

Je publie, je rime, y'a la césure, mes strophes sont sûres.

Je ne compte pas mes pieds

sur mes doigts :

ils coulent tout seuls de moi.

Desdouets, principal du collègue de Charleville-Mézières,

la ville d'où je suis originaire,

dit : « Intelligent, tant que vous voudrez,

mais il a des yeux qui ne me plaisent pas... »

Ce sera le génie du mal ou celui du bien. »

Bravo, Desdouets :

t'étais presque doué.

Las, je mets le bazar,

me fais la belle, Izambard,

mon prof de lettres et de plume

m'aide à déployer mes ailes.

J'ai des poèmes dans les cheveux,

et ils me tombent toujours

dans les yeux.

Me voici « voleur de feu ».

Feu vital, feu sacré : il sera fatal et agité.

Dix-huit, dix-neuf et vingt : fini l'école, fini le latin.

Je fugue, je fume, je suis bohème,

j'aime la Commune et renie

mes poèmes,

ARTHUR RIMBAUD (1854-1891), poète français, a su associer les mots et les sons pour parler d'une quête d'absolu, capable de rendre à l'homme son « état primitif de fils du Soleil ». Jugeant la poésie impuissante à « changer la vie », il y renonce très tôt.



Vaincre la banale réalité est l'objectif de vie du jeune poète. « *Les habitudes n'offrent pas de consolations aux pitoyables jours* », dit-il à un ami. « *Vous roulez dans la bonne ornière* », écrit Rimbaud à son professeur de français adoré... parce qu'il enseigne pour vivre ! Lui, Rimbaud, veut être entretenu, Verlaine acceptera. « *Ma ville natale est supérieurement idiote entre les petites villes de province* », il la quitte pour Paris, mais y reviendra toujours. Rimbaud a le parcours classique d'un artiste, né en province, au XIX^e siècle, sauf que chez lui Paris, dont il est vite déçu, se dit « *Parmerde* ». Travailler devient « *travaince* » (du latin *vincere* : « vaincre »), car son but dans la vie est de vaincre le sens commun des mots pour accéder à l'inconnu.



Charleville-Mézières, ville natale du poète

Je veux me dérégler les sens,
je cherche le beau ;
mes cheveux longs dévalent mon dos.
J'aime la vie et la hâte, je me révolte et m'exalte.
Je prends vingt centimètres en neuf mois.
Le bac, ce sera sans moi. Ce n'est pas tout,
je fais les 400 coups.

Je traîne avec un homme plus vieux de dix ans,
c'est mon amant, le grand Verlaine,
Nous nous ferons même la haine, autre sentiment.
Avec lui, je bois, fréquente des poètes.
Je suis ivre de mots comme de tout.
Scandaleux,
je brûle la vie par les deux bouts, c'est mieux.
Nous allons de toit en toit, de nous à nous,
allers et retours,
Paris chez lui, chez moi, Londres, Bruxelles et alentour.
Tumulte, passion, débauche et zut,
lors d'une colère,
Verlaine me tire au revolver.
Il part en prison, moi chez ma mère,
et j'écris *Une saison en enfer*.

Après, la poésie et moi, c'est terminé.
Elle me déçoit, trop étriquée.
Je clame que mes textes sont des « *rinçures* » :
voici venir le temps de l'aventure.

De vingt et un à vingt-six ans, c'est à cet âge que, souvent, je dis que « *je ne resterai pas ici longtemps* ».
« *Il y a une chose impossible, c'est la vie sédentaire* » :
plutôt courir que Charleville-Mézières !
J'apprends des langues à foison,
je veux changer d'horizon.
Vient la folie des voyages et d'autant de langages.
On m'appelle « *le voyageur toqué* », mais je ne suis pas dément,
je suis « *l'homme aux semelles de vent...* »
À pied, je parcours l'Europe et Java, des coins d'Orient, et du monde,
mais reviens toujours à Charleville : la Terre est ronde.
Un jour je suis soldat, un jour déserteur,
un jour moribond, chef d'équipe, vagabond, ingénieur.
Je voyage tant et tant, du nord au sud, que, finalement, je ne supporte plus

le froid ; besoin de chaleur.
Alors je pars vers d'autres cieux, l'Afrique mérite mes yeux.

Vingt-sept...
trente... trente-trois... trente-sept ans... :
je marche des milliers de kilomètres, je vais à Chypre, je vais, je viens, me pose dans des places de rêve, telle Aden, Abyssinie.
Je cherche un éden ? une utopie ?
Quoi ?
Nul ne sait, même pas moi.
Je suis à cheval, en caravane, commerçant, trafiquant d'armes, aventurier, chef d'atelier d'un tri de café,
photographe, guide ou interprète.
J'aime une femme, la langue arabe et l'âme des pays,
les Gallas, Harar ou Djibouti.
Pendant ce temps, bien loin de là, on dit mon nom, glose sur moi,
C'est à Paris : on parle d'une chose que je renie :
mes textes, ma poésie.
37, c'est ma fin. Dans ma boutique, à Aden, en Éthiopie,
je m'ennuie,
je n'ai toujours pas trouvé le sens de ma vie.

Une chute : je me blesse à la jambe,
En France, je rentre.
Ça s'aggrave : on m'ampute.
J'en meurs.
C'était tôt, mais c'était mon heure.
Je n'ai rien à regretter,
j'ai tout goûté.

Ma légende peut commencer.
C'est en poète maudit qu'on me décrit aujourd'hui.
J'en inspire depuis des milliers : rimailleurs ou rockeurs, ados rêveurs, ou artistes tapageurs.
Ils prétendent tous savoir qui je fus.
Mais moi jamais je ne l'ai su.



« **Je dis qu'il faut être voyant, se faire voyant.** » Rimbaud a décrit son projet littéraire dans une lettre adressée à un ami. Il n'a alors que 17 ans ! « *Je dis qu'il faut être voyant, se faire voyant. Le poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens. Toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie ; il cherche lui-même, il épuise en lui tous les poisons, pour n'en garder que les quintessences. Ineffable torture où il a besoin de toute la foi, de toute la force surhumaine, où il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit, – et le suprême Savant ! – Car il arrive à l'inconnu !* »

SIGMUND FREUD

« Quels progrès nous faisons !

Au Moyen Âge, ils m'auraient brûlé, à présent ils se contentent de brûler mes livres », commente Freud, qui scandalise en montrant que contrairement aux apparences orchestrées par la société, les hommes sont animés par la violence et leurs pulsions. Son pessimisme est confirmé par la grande boucherie qu'est la Première Guerre mondiale, où ses trois fils sont engagés. Mais, en posant que la parole peut être un outil permettant de faire de l'existence une expérience moins pénible, il redonne aussi confiance en l'humanité : « Il fait plus clair quand quelqu'un parle », a dit un jour un petit garçon à Freud, ce qui lui a donné à penser...



– **Bon, allongez-vous. Expliquez-nous tout ça. Hmm, commencez par le début, s'il vous plaît...**

– Nous avons été trois à esquisser les illusions de l'homme. Copernic lui a expliqué qu'il n'était pas le centre de l'Univers (dur...). Ensuite, Darwin l'a obligé à admettre qu'il n'était qu'un cousin du singe (rude...). Et moi, j'ai montré pourquoi ça ne tournait jamais complètement rond dans nos têtes, hé, hé, hé, de cousins du singe... Et, cela a été insupportable à la société de s'entendre dire cela, « ja, unausstehlich », « oui, insupportable » !

– **Bien... Mais encore ?**

– Avec ma théorie, la « psychanalyse », j'ai expliqué que ce sont nos désirs, nos envies, qui nous rendent si peu raisonnables...

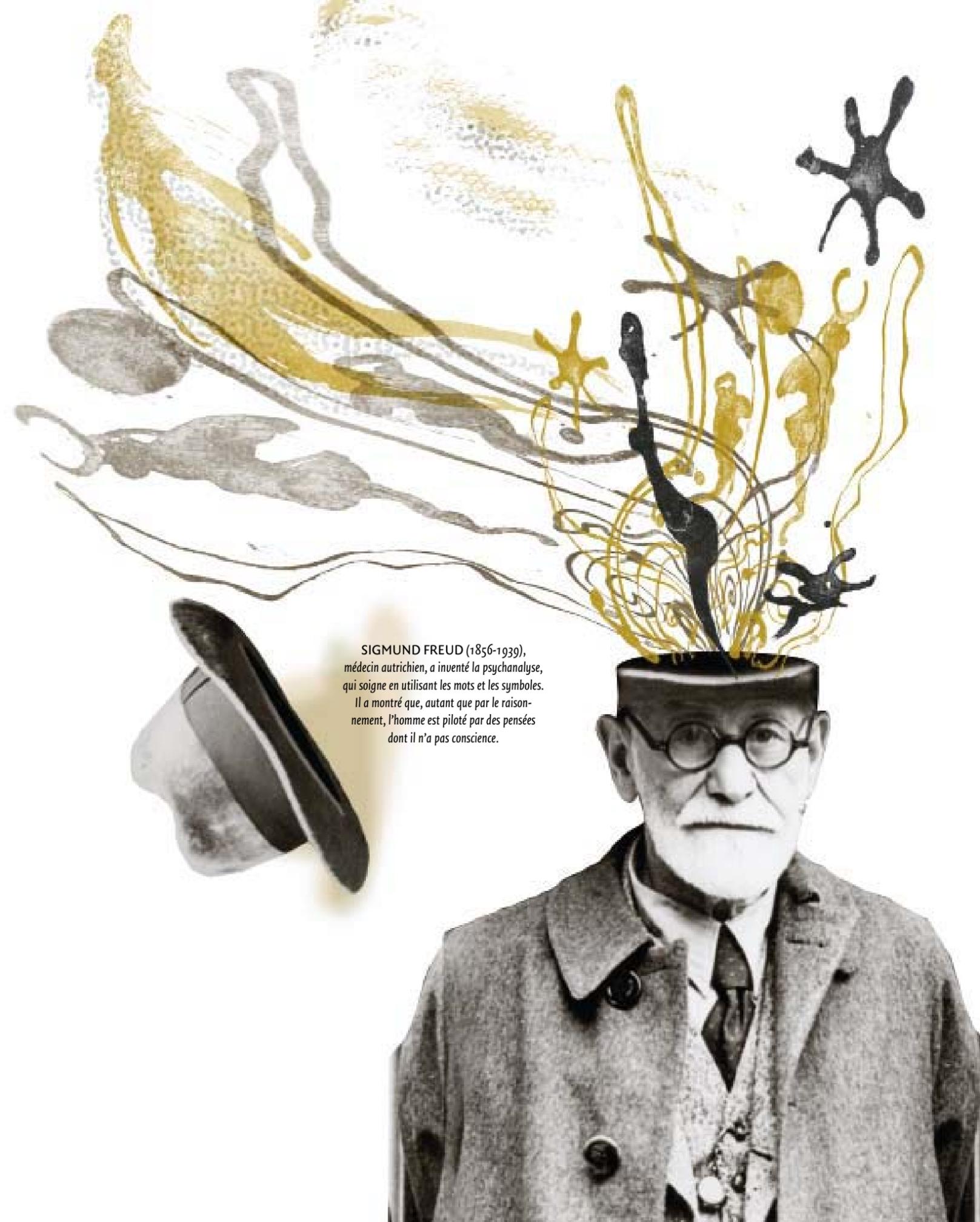
– **Hmm... On dit que vous auriez averti que vous nous « apportiez la peste », que rien ne serait désormais pareil... Mais, vous, qui vous intéressez tant à l'enfance, dites-en un peu plus sur la vôtre...**

– Je suis né en 1856 dans un petit bourg de l'empire austro-hongrois... Mon père... il y avait en lui « un mélange de profonde sagesse et de fantaisie légère, il a joué un grand rôle dans ma vie ».

J'ai eu cinq sœurs et deux frères. J'étais le fils préféré de ma mère. Elle « m'a enseigné que nous avions été faits de terre et que nous devions retourner à la terre »... À eux deux, mes chers parents m'ont donné un prénom impossible : Sigismund Schlomo. Je l'ai transformé en « Sigmund », qui signifie protection et victoire. Mon père, commerçant en tissus, a été ruiné. Nous avons déménagé à Vienne, vécu dans la misère.

– **Bien... À l'école, ça se passe comment ?**

– « Nul ne devinerait en me regardant... mais à l'école, déjà, j'étais toujours parmi les opposants les plus hardis ; j'étais toujours là quand



SIGMUND FREUD (1856-1939),
médecin autrichien, a inventé la psychanalyse,
qui soigne en utilisant les mots et les symboles.
Il a montré que, autant que par le raisonnement,
l'homme est piloté par des pensées
dont il n'a pas conscience.

L'Antiquité passionne le père de la psychanalyse. Féru de mythologie, Freud s'en inspire dans sa pratique. Dans son cabinet, des statues de dieux d'Égypte, de Grèce, de Rome et d'Orient fixent sa clientèle. Il a popularisé le mythe d'Œdipe. Ce dernier se croit adopté, il tue son père puis épouse sa mère, sans savoir qu'ils sont en réalité ses parents biologiques. Freud dit que, comme dans ce mythe, tout enfant rêve d'être l'unique objet d'amour de son parent de sexe opposé et voit alors dans le parent de même sexe un rival à éliminer. Le docteur pense que, dans la vie d'une personne, ce qu'elle a rêvé ou imaginé, ses « fantasmes », est aussi important que ce qui s'est passé.

il s'agissait de défendre quelque idée extrême et, en règle générale, prêt à payer pour elle. » J'étais un excellent élève. La lecture d'un essai sur la Nature de Goethe (« ach, was ein Mann ! », « ah, quel génie ! ») m'a décidé à étudier la médecine. J'ai été un peu lent à avoir mon diplôme, mais entre-temps, j'ai travaillé pour être indépendant. À l'hôpital de Vienne, je me suis spécialisé en psychiatrie et dans l'étude du système nerveux.

– **Bien, bien...**

– Je me suis ensuite marié avec ma chère Martha. J'ai eu une bourse pour aller à Paris, où j'ai rencontré l'immense docteur Charcot... « Ach, was ein Mann », « ah, quel génie » ! Il soignait ses malades hystériques en pratiquant l'hypnose. Rentré à Vienne, j'ai fait connaître ses idées révolutionnaires... Et, ça a été la catastrophe ! Mes collègues m'ont traité de doux rêveur... À 29 ans, j'ai ouvert un cabinet pour les malades nerveux, sans grand succès.

– **Bon... Mais rien ne vous prédisposait à devenir le « médecin, spécialiste de l'amour » comme on vous a surnommé ?**

– Oui, ils m'ont accusé de voir du sexe partout, alors que c'est eux... hé, hé, nous tous... Je résume vite fait, hein ? C'est à cause de la sexualité qu'on aime le pouvoir, Dieu ou l'argent, qu'on tue ou se dispute en famille... « Un conte de fées scientifique » ont protesté mes confères.

J'ai expliqué que, des enfants aux adultes plus sérieux, on y pense tous, sans jamais vouloir le savoir, « sans vraiment en avoir conscience » ! Du même coup, j'ai révélé que nous avions tous un « inconscient ».

– **Comment en êtes-vous arrivé à cette idée ?**

– En étudiant mon propre esprit et mes rêves, en écoutant mes patients atteints de tics, manies, angoisses...

J'ai développé la technique de la « libre association », qui permet d'exprimer ses pensées, sans réflexion, ni censure. Mais, ce qui a le plus fait enrager mes adversaires, c'est que je fasse payer mes consultations, comme n'importe quel médecin ! « Ach, ein richtiger, un "vrai" Skandal » ! Heureusement, peu à peu, j'ai eu des disciples.

– **Hmm...**

– J'ai démontré que personne ne sait vraiment ce qu'il fait ! Ça paraît logique, pourtant... Il suffit de voir les horreurs commises par l'humanité... D'ailleurs, je n'ai jamais prétendu guérir personne, non, mais juste aider chacun à vivre avec ses folies intimes...

– **Bien, vous nous avez donc vraiment apporté la peste...**

– Hé, hé, j'ai allumé une bombe ! Ma façon de faire, longtemps rejetée, a été jugée efficace sur les soldats rescapés de la Première Guerre mondiale. J'ai été nommé professeur : ça a été un big-bang dans les salons viennois... J'en rigolais bien en douce !

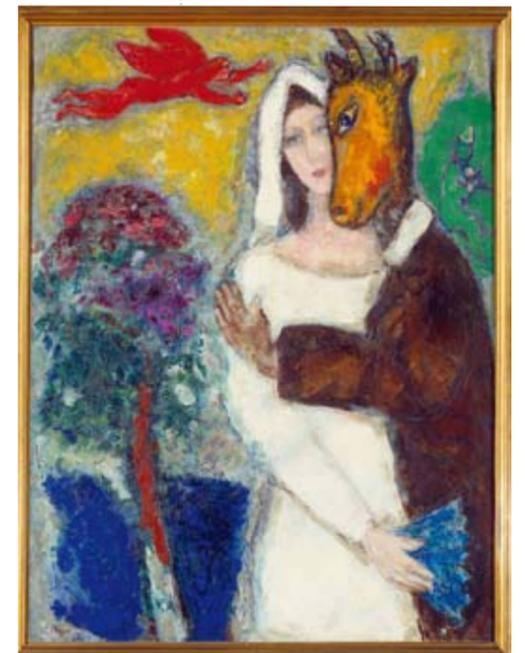
« Comme si le rôle de la sexualité avait soudain été découvert officiellement par Sa Majesté, l'empereur François-Joseph, la signification des rêves confirmée par le Conseil des ministres et l'utilité de la psychanalyse reconnue par le Parlement, à la majorité des deux tiers » !

– **Vous avez révolutionné le regard porté sur l'homme ?**

– Hmm... Il y a eu peu de révolutionnaires aussi sages que moi : rivé à mon bureau et mes patients... Un révolutionnaire avec six enfants, « ma fierté et ma richesse », mais ce qui fait pas mal de monde à table...

– **Bon. Nous poursuivrons la semaine prochaine... Ce sera 300 euros.**

— Oui... il faut bien vivre et ça n'est pas donné !



Le Songe d'une nuit d'été, de Marc Chagall

L'humain laisse tomber dans l'oubli ses pensées les plus dérangeantes, affirme Freud. Sans cette évacuation, ce « refoulement », il n'aurait pas l'énergie nécessaire pour construire sa vie. Ces pensées évacuées construisent ce que Freud appelle un « inconscient ». Cet inconscient doit être exploré pour soigner certains problèmes ou simplement mieux vivre. Pour cela, le psychanalyste est attentif aux mots et à la parole du patient. Et, il s'intéresse à ce qui avait jusque-là été jugé sans intérêt : par exemple, les lapsus (le fait de dire un mot à la place d'un autre) ou les rêves, « voie royale qui conduit à l'inconscient ». Apparemment absurdes, ceux-ci sont des messages codés. Le psychanalyste doit aider son patient à en déchiffrer le sens pour mieux comprendre son esprit et ses émotions.

GANDHI

Désobéir au quotidien... En 1920 Gandhi exhorte les Indiens à boycotter les vêtements anglais. Puis, avec les responsables du Parti du Congrès (qu'il dirige jusqu'en 1934), il appelle, à la « désobéissance civile » : à se détourner des tribunaux, écoles, de l'administration dirigés par les Anglais. La population est lasse de payer l'impôt anglais sur le sel recueilli sur les rivages de son pays. En mars 1930, Gandhi marche 388 kilomètres jusqu'au bord de l'océan, où il ramasse symboliquement un peu de sel, vite rejoint par une foule non violente. 60 000 personnes sont pourtant emprisonnées et il y a des morts : le monde entier est choqué. Gandhi déclare alors : « Le poing qui a tenu ce sel peut être brisé, mais le sel ne sera jamais rendu. »

Une manifestation non-violente contre les Anglais

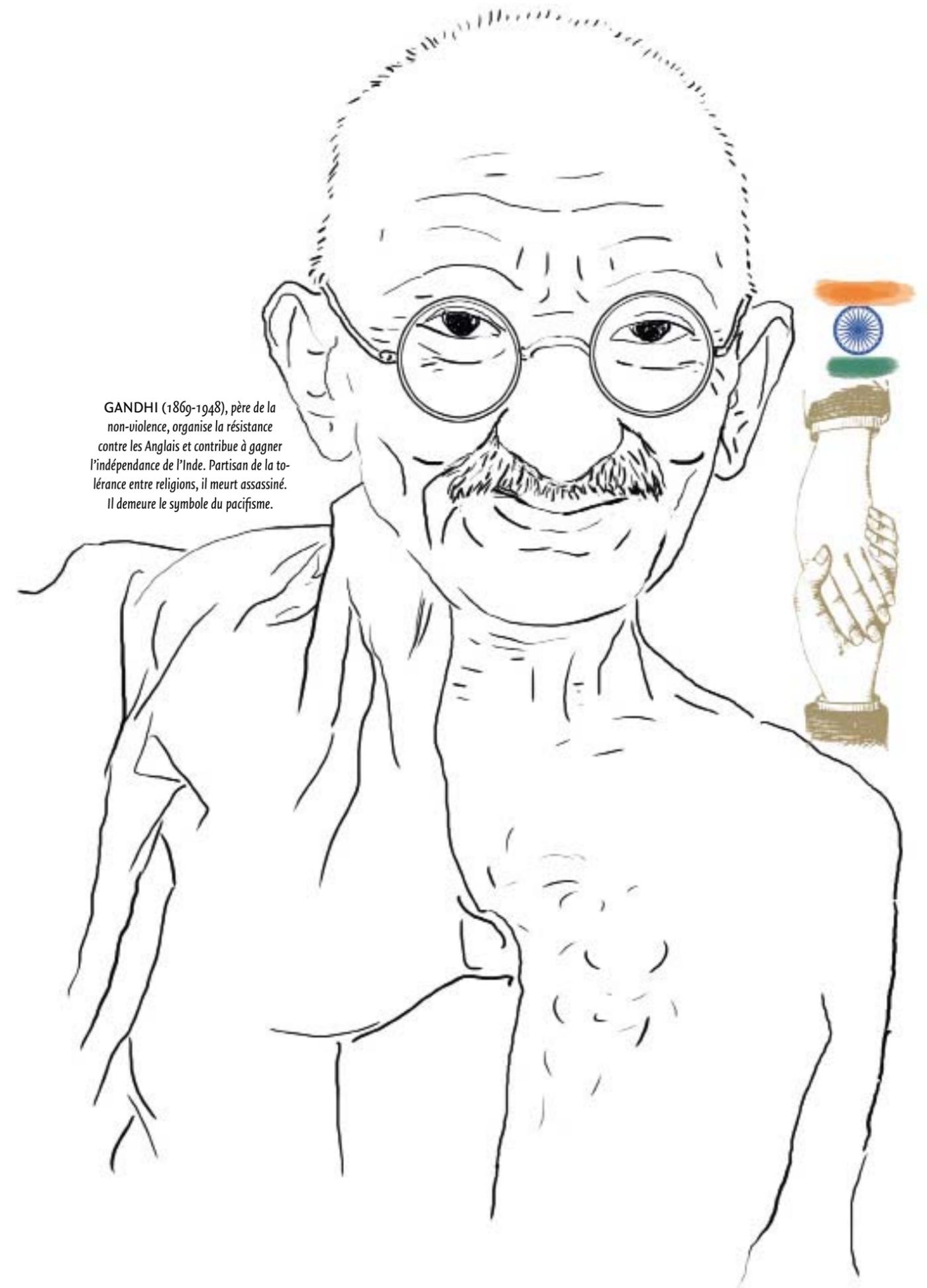


Il a inventé une méthode imparable pour avoir, à l'usure, les Anglais qui exploitaient son pays : ne rien faire. Ou presque, ce qui est une sacrée nuance...

Gandhi, dit aussi le Mahatma (la « Grande Âme »), naît sous le signe de l'effort permanent. « J'exerçais une garde jalouse sur ma conduite. Si je méritais ou semblais, aux yeux du maître, mériter d'être repris, cela m'était intolérable », se souviendra-t-il. Un jour, il vole un morceau d'or, en tout bien tout honneur, pour rembourser une dette contractée par son frère. Mais, se sentant coupable, il avoue tout dans une lettre et voilà qu'à sa lecture son père, un notable pourtant sérieux, fond en larmes. Puis « il ferma les yeux pour réfléchir et déchira le bout de papier. Moi aussi, je pleurais. Je pouvais voir qu'il souffrait atrocement ».

On imagine l'ambiance à la maison... D'autant que la man, une vraie « sainte », jeûne à tout bout de champ. Mais c'est comme ça, dira Gandhi, qu'on attrape le virus de l'ahimsa, de l'action par la non-violence. Bref, ce n'est pas la « brigade du rire » chez les Gandhi, surtout qu'ensuite le jeune homme est marié d'office, qu'il s'en veut d'avoir été absent lorsque son père meurt, et qu'il devient, à 16 ans, chef de famille.

Le jeune Gandhi voudrait faire médecine. Raté, il est un élève médiocre, et il n'est pas si calé que ça en anglais. Justement, pourquoi pas l'Angleterre ? Pour travailler son accent et apprendre les lois de Sa Très Gracieuse Majesté ? L'ami qui a soufflé l'idée a beau être un brahmane, ce qui se fait de plus costaud en matière de traditions indiennes,



GANDHI (1869-1948), père de la non-violence, organise la résistance contre les Anglais et contribue à gagner l'indépendance de l'Inde. Partisan de la tolérance entre religions, il meurt assassiné. Il demeure le symbole du pacifisme.



Une introuvable unité.

Lorsqu'en 1931 des négociations sur l'indépendance de l'Inde s'ouvrent à Londres, elles échouent sur les divisions religieuses. Le futur drapeau indien a beau mêler le vert pour l'islam, le safran pour l'hindouisme, et le blanc pour les autres religions, chacun suit son parti. Il faut compter aussi avec les intouchables, groupe banni par la religion hindoue, majoritaire, qui hiérarchise la société selon le supposé degré de pureté de chacun. Pour obtenir l'union, Gandhi jeûne et frôle la mort. À la radio, on suit son état de santé heure par heure, jusqu'à ce que « les portes des temples, fermés depuis des millénaires aux intouchables, s'ouvrent pour eux ». Après la Seconde Guerre mondiale, l'indépendance est acquise, mais toujours pas l'unité.

c'est quand même un beau scandale dans le clan Gandhi. S'éloigner du pays fera de « cet enfant un paria jusqu'à la fin de ses jours ! » Tant pis. Après avoir juré à sa mère de « ne toucher ni au vin, ni à la femme, ni à la viande », les trois grands dangers qui guettent l'Indien en voyage, il fait sa valise. Au revoir l'Inde ! Ici, Londres.

Là, il découvre les « good manners » (leçons de danse et d'élocution), se prend pour un dandy et, il faut bien le reconnaître, vit un peu dans le *fog*, le fameux brouillard britannique, en négligeant ses promesses. Mais au final tout s'arrange. Il obtient son diplôme de droit et, surtout, c'est la révélation : il se découvre viscéralement indien.

Pourtant, de retour en Inde, le jeune avocat a un peu de mal avec les lois locales, qu'il connaît mal et, en plus, il bégaye ! Aussi, lorsqu'un poste s'offre en Afrique du Sud, il se dit qu'à 24 ans sa carrière va peut-être enfin décoller. Pas de chance, dans ce pays gouverné par les Boers et les Anglais (oui, à l'époque, ils sont partout), on est très raciste. Lorsqu'un jour, dans un train, le contrôleur lui ordonne d'aller en 3^e classe, « avec les Noirs et les Indiens », c'est parti : il ne bouge pas ! Il est expulsé du wagon, mais ce n'est pas très grave, parce qu'en réponse il crée un parti.

Il explique aux foules le *satyagraha*, « la force de la vérité ». Sa méthode : désobéir et endurer la répression, jusqu'à ce que l'adversaire reconnaisse ses torts. Durant sept ans, c'est terrible : des milliers d'Indiens sont torturés ou emprisonnés comme Gandhi, mais suivent sa voie. En déclenchant des grèves, Gandhi finit par gagner des droits pour les mineurs, les travailleurs indiens d'Afrique du Sud. Très fort !

Lorsque, au bout de vingt ans, le Mahatma rentre en Inde, sa réputation est immense. Ça tombe bien car, ici, il y a du boulot, avec tous ces Anglais... Mais d'abord il faut bien se loger, la Grande Âme fonde un ashram, une ferme collective, avec 25 disciples. Ensuite, il opte pour l'habit tissé à la maison. Si la mode prend, les usines de tissus des Britanniques n'auront plus un sou indien. Pas bête... Pour enfoncer le clou, il lance une grève, et réussit à faire reculer les discriminations raciales et les impôts écrasants réclamés par la Grande-Bretagne. Sinon, lorsqu'il n'y a pas grève, Gandhi décide parfois de ne plus parler, et toc ! pendant un an. Pareil, lorsque ça barde trop entre Indiens musulmans et hindous, il met tout le monde d'accord en ne mangeant plus. Et retoc !

En 1919, lors d'une action pacifique, les Anglais tirent sur la foule. Bilan : 400 morts, 1 000 blessés. Pour Gandhi, pourtant patient, la coupe est pleine, il faut gagner l'indépendance !

Campagne de désobéissance civile, grèves, manifestations, répressions, prison, insurrection : l'Angleterre, déjà bien mal en point après la Seconde Guerre mondiale, n'en peut plus de son problème indien et du gourou en tunique blanche ! Ça dure depuis trente ans et lui attire la désapprobation internationale. L'indépendance est proclamée le 15 août 1947.

Depuis, cherchez des révolutionnaires non violents, parvenus à leur but : il y en a peu. Comme quoi pour quelqu'un qui n'a rien fait ou presque...

Les conditions de l'indépendance désespèrent Gandhi. Son pays est certes libre en 1947, mais divisé dès 1948. Il est amputé à l'ouest et l'est pour créer un État musulman (qui se partagera ensuite entre Pakistan et Bangladesh). Cette « partition » se fait dans la violence : 1 million de morts, plus de 10 millions de déplacés. Gandhi cherche l'apaisement avec les musulmans, ce qui lui attire les foudres des intégristes hindous. L'un d'eux l'assassine le 30 janvier 1948. Le pays adule toujours le « Père de la nation ». Son message de tolérance a aussi inspiré l'Américain Martin Luther King, le Polonais Lech Walesa, le Sud-Africain Nelson Mandela ou la Birmane Aung San Suu Kyi. En 2007, l'ONU a déclaré l'anniversaire de sa mort « Journée internationale de la non-violence ».



ROSA LUXEMBURG

70 « sans domicile fixe » meurent intoxiqués par un aliment dans un foyer de Berlin, le 1^{er} janvier 1912. Luxemburg s'indigne. Extraits : « Brusquement sous les apparences frivoles et enivrantes de notre civilisation, on découvre l'abîme béant de la barbarie et de la bestialité. On en voit surgir des tableaux dignes de l'enfer : des créatures humaines fouillant les poubelles à la recherche de débris. [...] Et le mur qui nous sépare de ce lugubre royaume d'ombres s'avère brusquement n'être qu'un décor de papier peint. [...] Chaque jour des sans-abri s'écroulent terrassés par la faim et le froid. [...] Seul les mentionne le rapport de police. [...] À présent, il s'agit de hisser les corps empoisonnés des sans-abri de Berlin qui sont la chair de notre chair [...] en criant "à bas l'infâme régime social qui engendre de pareilles horreurs". »



« Je suis différente à chaque instant », disait Rosa, « et la vie est faite d'instant ». Certes, mais la sienne fut constante dans le « toujours plus ». Peut-être, parce qu'elle a dû se battre pour être reconnue comme femme, intellectuelle, juive et marxiste, ce qui fait beaucoup. Et, tout ça, en aspirant à être normale, ce qui n'est jamais simple.

Malade à 5 ans, elle reste boiteuse, mais choisit l'option « sports difficiles » à l'école. Brune, polonaise et juive au milieu de têtes blondes russes et orthodoxes (le tsar de Russie occupe la Pologne), on la « tolère » seulement : parce que c'est la meilleure de toutes...

Choquée par la pauvreté (déjà...) qu'elle voit à Varsovie, elle se met à la politique, section « activités interdites », avec pour objectif le chambardement international. Elle a 18 ans, et ce ne sera pas un feu de paille. Le pouvoir ne plait pas non plus, et elle doit s'exiler, cachée dans une charrette de foin. Direction : la Suisse. Ses parents espèrent que le climat la calmera...

Là, elle tombe amoureuse de Leo Jochiges, beau révolutionnaire. Mauvaise pioche : c'est un coureur de jupons. Rosa s'accroche. Il lui en fera baver. Pas grave ! Ses convictions la poussent au travail, elle devient une militante célèbre. Non sans mal. Dix ans de boulot, et en quatre langues, pour contrer l'antisémitisme et le mépris des femmes que, justement, son génie ravive. Pfff...

Pas facile, non plus de vivre balancée entre la révolution en marche et ceux qu'elle aime. En Pologne, sa mère adorée est morte, puis c'est son papa, qui lui écrit : « Tu es telle-



ROSA LUXEMBURG (1871-1919), Allemande, est une des deux grandes figures de la Ligue spartakiste qui, après la Première Guerre mondiale, veut rallier à la révolution les ouvriers du monde entier. Elle meurt assassinée.

L'explosif après-guerre. En Europe, les classes les plus pauvres, qui ont déjà payé un lourd tribut sur les champs de bataille entre 1914 et 1918, sont frappées par le chômage et la misère. En octobre 1917, la Russie a vu la révolution triompher avec les bolcheviques, emmenés par Lénine et Trotski. La vague révolutionnaire atteint d'autres pays. Sans parvenir à s'installer, elle bouleverse l'Allemagne de Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht (du 5 au 15 janvier 1919), l'Italie et la Hongrie. Ces expériences-là dessinent un projet différent de celui que Lénine et Trotski sont en train de réaliser. Ce « communisme de conseils » d'ouvriers et de paysans, plus proche de la démocratie, moins dépendant d'un parti, moins militarisé, est dénoncé par Lénine d'un mot méprisant : le « gauchisme ».

ment occupée par des causes sociales... Je ne t'ennuierai plus avec mes lettres... Ton père qui t'aime. » Et, crac ! il meurt. Dur. Sans compter qu'avec Leo, ça n'avance pas beaucoup. Tant pis, Rosa milite davantage et se marie avec un autre. En 1900, elle choisit un Allemand pour avoir des papiers et rejoindre à Berlin le Parti socialiste, puis divorcer.

Elle les secoue rudement les Allemands, Rosa : ses grèves à mener, ses meetings à lancer et ses livres à écrire... On l'appelle la « Querelleuse » au Parti socialiste. Mais, pour faire comprendre à tous que l'exploitation de l'homme par l'homme, demain, c'est terminé, elle a besoin de ses respectables dirigeants. Même s'ils lui « donnent des nausées », avec leur petit confort bourgeois... qui la tente elle-même un peu. D'ailleurs, ça tombe bien, elle va s'y essayer.

Leo accepte de vivre avec elle. Enfin, « un petit logement à nous, nos meubles... un travail calme et régulier... chaque été un mois à la campagne » et « peut-être aussi, un petit, un tout petit bébé ? Est-ce qu'on ne pourra jamais ? » Non. La vie à deux ne durera pas.

En 1904, Rosa se repose... Trois mois de prison, de « merveilleux calme », se réjouit-elle. Motifs ? Sa lutte pour l'union des ouvriers de tous pays et contre les frontières, bref, son « internationalisme ». En sortant, elle repeint son appartement (ah, l'action reprend !) et s'occupe de Puck, son lapin domestique. Mais c'est vite étouffant ce train-train...

Elle file en Pologne, en 1905, comploter contre l'occupant russe. Elle risque sa vie, mais là, au moins, « on n'accouche pas... de mouches crevées comme à Berlin, mais d'un tas de choses géantes ». La situation se calme, Rosa prépare déjà la suite et

retourne à la case « prison ». Cette fois, c'est pénible, mais elle en ressort plus forte. Ce qu'il faudrait, c'est une bonne révolution. On se dit que ça va mal finir. Eh bien, oui !

En Finlande, elle prend le thé avec des militants russes, des peintures, comme ce Lénine, future étoile de LA révolution d'octobre 1917. Rosa le juge « très intelligent », quoique « autoritaire et fermé », avec son « esprit étriqué de veilleur de nuit ». Bien vu. Rentrée chez elle, ça repart : prison et théorie, ou vice versa, un peu de peinture et d'amour aussi (toujours pas avec Leo).

Les dix dernières années de sa vie, tandis que l'Europe prépare la Première Guerre mondiale, Rosa travaille à la paix. « Si on attend de nous que nous brandissions les armes contre nos frères de France et d'ailleurs, alors nous nous écrions : nous ne le ferons pas ! » Elle dérange : on l'exclut du Parti socialiste, qui pense qu'avec la guerre, ce n'est pas le moment de révolutionner la société. Second rendez-vous manqué, après Leo, la révolution russe de 1917, elle est emprisonnée. Libérée en 1918, elle crée son parti, la « Ligue spartakiste », qui donne la migraine à ses anciens amis socialistes modérés, arrivés au pouvoir. Ceux-ci déclenchent des campagnes contre les partisans spartakistes et noient leurs manifestations dans le sang. Le 15 janvier 1919, lors de l'insurrection révolutionnaire de Berlin, Rosa est sauvagement assassinée avec un camarade, Karl Liebknecht. Les coupables, d'ex-soldats, resteront impunis.

Elle adorait la vie, de toutes ses fibres. Elle avait 48 ans. C'est passé si vite.

À Berlin lors de la « révolution spartakiste », en janvier 1919

